

Zeitschrift: Générations plus : bien vivre son âge
Herausgeber: Générations
Band: - (2011)
Heft: 27

Artikel: Il faut voler au secours des abeilles
Autor: Rapaz, Jean-Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-831969>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Il faut voler au secours des abeilles

Depuis une dizaine d'années, une épidémie frappe les ruches du monde entier, laissant les spécialistes perplexes. Mais la résistance s'organise: les citadins sont toujours plus nombreux à se lancer dans l'apiculture.

Des ruches fleurissent aux quatre coins de la Suisse romande. Aussi bien dans les campagnes qu'en ville. C'est pour l'heure la seule réponse concrète à la sauvegarde des abeilles domestiques. Depuis le début du siècle, elles ont en effet subi des pertes terribles, où qu'elles se concentrent sur la planète. Un mal mystérieux décime les colonies et même des apiculteurs confirmés ont vu la totalité de leurs ruches vides une

fois ou l'autre. L'enjeu est de taille: 80% de la pollinisation des plantes à fleurs dépendent des jolies butineuses...

Alors la résistance s'est organisée. Jusqu'au cœur des cités. L'exemple le plus célèbre est évidemment Paris avec près de 300 ruches, mais la plupart des villes romandes comptent désormais quelques colonies sur le toit de bâtiments publics, comme le Théâtre Benno Besson à Yverdon-les-Bains (VD), par exemple.

Jonathan Conti, un jeune forestier, a placé trois ruches sur l'institution yverdonnoise en 2010. «C'est une très bonne expérience, se réjouit-il. J'ai tout à apprendre, mais j'ai une production moyenne de 20 kilos par an.» S'il a perdu deux tiers de ses effectifs cet hiver – «un coup au moral» – il a déjà prévu de remplacer les disparues. D'autres citadins se sont lancés dans l'aventure, que ce soit sur un balcon ou dans un jardin privatif. «A Genève, par exemple, les cours pour débutants sont ainsi complets depuis trois ans. Nous n'avons même plus besoin de passer des annonces dans la presse», note avec satisfaction Nicolas Perritaz, conseiller à la Société genevoise d'apiculture.

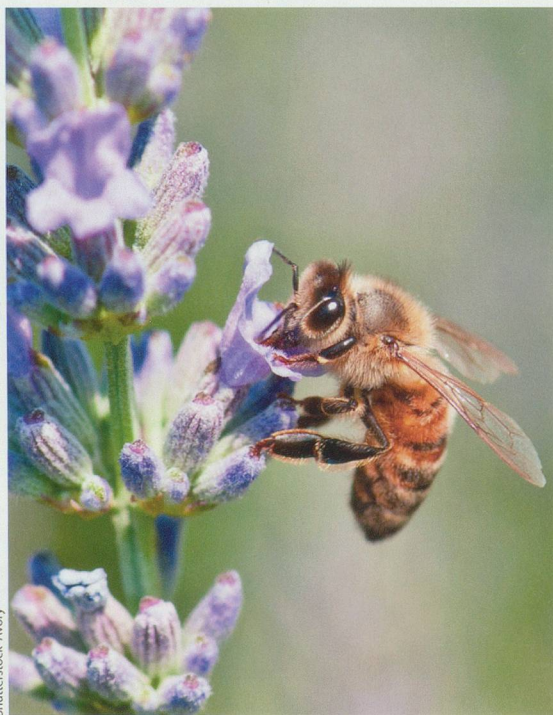
Et ne croyez pas que les abeilles en ville constituent une aberration. C'est en milieu urbain qu'elles trouvent le plus de nourriture, via les parterres de décoration, les plantes de balcon et des espèces

exotiques précoces, par rapport aux campagnes. Sans oublier le fait qu'on trouve moins de pesticides en milieu urbain. «En moyenne, constate François Brunet, mes ruches rurales ont une production annuelle de 20 kilos. Alors que celles installées en ville de Neuchâtel, juste à côté de la gare à la rue des Parcs, fournissent plus du double!»

Inspecteurs débordés

Avis aux amateurs: il convient de prendre quelques précautions pour éviter les désagréments avec les voisins. Ainsi, il faut installer les colonies en hauteur ou alors faire en sorte que les insectes prennent de l'altitude dès l'envol, en mettant une haie de thuyas devant la ruche. Ainsi, on évite notamment que les draps étendus à l'extérieur soient immédiatement maculés. Pour ce qui du bon voisinage avec les humains, il n'existe guère de problèmes; certaines races sont aujourd'hui très douces à l'instar de la carolienne. «Il y a quarante ou cinquante ans, c'était différent, se souvient Didier Gigon, président de la Fédération neuchâteloise. On avait alors des italiennes qui vous râpaient dessus comme des *Meserschmitt*. Même les apiculteurs, pourtant équipés, n'osaient plus aborder leurs ruches.»

Mais avant de se lancer dans ce hobby, il vaut la peine de suivre les cours donnés par l'une ou l'autre fédération apicole. Ne serait-ce que



Infatigables abeilles qui accomplissent un travail considérable pour la biodiversité puisqu'elles sont responsables de la pollinisation de 80% des plantes à fleurs.



Wolodja Jentsch

Un moment toujours délicat : en enfumant la ruche, l'apiculteur «stresse» les abeilles dans un premier temps. Craignant un incendie, elles vont se gorgier de miel et ainsi se calmer, perdant toute agressivité.

pour prendre conscience de l'investissement en temps qu'il nécessite. Durant la saison, de mars ou avril à fin août, «on peut à la limite prendre une semaine de vacances, mais pas plus. Et encore, à condition d'avoir bien préparé son affaire», prévient Nicolas Perritaz. Car il ne suffit pas de récolter le miel, il convient aussi de traiter les ruchers régulièrement. C'est d'ailleurs une des

grandes craintes des anciens, celle de voir des citadins laisser des ruches être gagnées par la maladie et de voir une épidémie se propager. Aujourd'hui, les inspecteurs de ruchers sont littéralement débordés. Et au moindre problème, il y a mise en quarantaine dans un rayon de 2 kilomètres!

Question investissement enfin, il faut compter de 500 à 600 francs

par ruche et environ 200 fr. pour une colonie. Bref, comme il est conseillé de débiter au minimum avec deux ruches, il vous en coûtera au bas mot 1500 fr. «On ne gagne pas d'argent avec les abeilles, même si le kilo indigène est vendu entre 22 et 27 fr., alors qu'on trouve des miels en grand magasin pour 5 à 6 fr. La qualité, en revanche, est au rendez-vous.»

Une note positive: en début d'année, il y avait un léger mieux dans les ruchers suisses, c'est-à-dire une vague de disparitions moindre par rapport aux exercices précédents. En moyenne nationale, la perte dans les colonies était estimée à 20% seulement. C'est encore beaucoup trop, comparativement à une diminution de la population qui, en temps normal, ne devrait être que de 10%. Mais c'est déjà beaucoup mieux que les 30% qui étaient devenus le bilan habituel depuis une décennie.

Comment expliquer que des ruches soient carrément vides? C'est sans doute le plus étrange, relève Nicolas Perritaz, qui a lui-même perdu toutes ses abeilles voilà trois ans: «Généralement, on retrouvait après l'hiver les ca-

davres dans la ruche. Maintenant, on découvre des abris désertés, à l'exception de nouveaux venus comme des souris ou d'autres insectes.»

La faute à qui ou à quoi? Nul ne le sait encore précisément, même si la liste de suspects s'étoffe et se précise... Nicolas Perritaz pense que les chercheurs vont dans la bonne direction, notamment en ce qui concerne la lutte contre l'ennemi numéro un, le *varroa*. Cet acarien trapu venu d'Asie ne se contente pas de sucer le sang des larves et de les affaiblir, il serait aussi le vecteur d'une bonne vingtaine de virus dont on ne connaît que certains effets: «On sait maintenant qu'une des conséquences est la déformation des ailes des abeilles qui ne peuvent plus voler.»

François Brunet, patron de la société homonyme, met l'amélioration de la volée 2011 sur le compte des conditions hivernales particulièrement propices au développement des colonies. «Comme les températures ont souvent été clémentes, les abeilles ont pu régulièrement sortir pour faire leurs besoins à l'extérieur. Il faut savoir qu'elles ne défèquent jamais dans la ruche. En plus, la saison a commencé un mois plus tôt, même les colonies les plus faibles ont ainsi pu se développer.» Pour lui, la victoire semble donc loin d'être acquise. Et nul doute que les recherches se sont trop concentrées sur le *varroa*. «On a écarté un peu vite la piste des insecticides ou de la téléphonie mobile!», conclut-il.

Jean-Marc Rapaz

«On le fait pour la nature»

Irène Gerber n'avait jamais côtoyé les abeilles de près. Menuisier, son mari **Christian**, en revanche, était familier des ruchers dans son enfance. Mais tous les deux nourrissent aujourd'hui la même passion pour la production artisanale de miel, à côté de leur maison en Bourg-en-Lavaux (VD). Tout a commencé voilà trois ans. «On a remarqué qu'il n'y avait pas d'abeilles, malgré la présence d'un grand verger près

de chez nous, précise Irène. Et comme on entendait partout qu'elles étaient en voie de disparition...» Aussitôt dit, le couple, qui a trois enfants, s'est lancé dans l'aventure. Avec deux ruches dont l'une n'a pas passé l'hiver. Pas de quoi décourager nos apiculteurs en herbe. Lui, par expérience personnelle, elle, grâce aux cours qu'elle a suivis, savent que les pertes sont aujourd'hui une fatalité. «A l'époque, on avait dix ruches à l'automne et l'on en

retrouvait dix au printemps. Aujourd'hui, ce n'est plus comme ça...»

Cette année, la famille Gerber a ainsi récolté une centaine de kilos de miel avec ses quatre ruches en activité, deux autres étant en développement. Pas de quoi faire des bénéfices. «Quand on a enlevé notre propre consommation et les pots dont on fait cadeau, il nous reste environ 50 kilos qu'on vend par le bouche à oreille.» Une fois déduit l'investissement de base et les innombrables heures passées auprès des abeilles, mais aussi avec l'extracteur à miel, ainsi que la confection des pots, mieux vaut ne pas faire de comptes! Il s'agit vraiment d'un véritable hobby, avec de surcroît le sentiment d'apporter un petit quelque chose au maintien de l'environnement et à la biodiversité: «On le fait vraiment pour la nature.»

J.-M. R.



Wolodja Jentsch